

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 52 (1907)
Heft: 2

Artikel: La bataille d'Eylau : extrait des souvenirs inédits du général Jomini
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-338591>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

LII^e Année

N° 2

Février 1907

LA BATAILLE D'EYLAU

EXTRAIT DES SOUVENIRS INÉDITS DU GÉNÉRAL JOMINI

(Planche VI)

En débouchant de la grande forêt d'Eylau, on découvre au loin la ville et les plaines assez considérables qui s'étendent à l'ouest et au nord ; on voyait une ligne de cavalerie assez étendue en avant à gauche. A la droite, se trouve un mamelon, près de la ferme de Grünhöfchen, occupé par la division d'arrière-garde, sous les ordres de Barclay de Tolly.

L'ennemi avait garni la hauteur de cinq à six pièces soutenues de plusieurs bataillons. Sa cavalerie, voyant les grandes masses de Murat, s'était repliée derrière la hauteur et l'artillerie jouait contre nous.

C'était un fort beau tableau que de voir les colonnes de Soult et d'Augereau marchant à la même hauteur, précédées de la cavalerie qui se prolongeait vers la gauche pour déboucher dans la plaine.

Soult, arrivé en face du mamelon, lança la brigade Vivier pour l'enlever.

Les 28^e et 46^e régiments marchèrent avec cette impétuosité qui caractérisait tous les corps de la grande armée : mais ils avaient un long espace à franchir sous le feu du canon. Le 28^e était en échelon à droite.

Au moment où il grimpait le mamelon, deux mille chevaux débouchèrent des deux côtés du talus et se jetèrent sur lui. Deux ou trois cents hommes furent sabrés et le régiment ramené ; mais le 46^e se précipita sur le mamelon et enleva les pièces.

La cavalerie de Murat, débouchant plus à gauche, détermina l'ennemi à se replier sur Eylau.

Il était près de cinq heures et la nuit s'approchait, lorsque Napoléon, monté sur le mamelon, où gisaient les blessés du 28^e, cherchait vainement à découvrir les masses de l'ennemi.

La ville, qui est longue et entourée de collines, du cimetière, et de vergers, dérobait entièrement la position des Russes dont on apercevait seulement sept à huit mille hommes à l'est de la ville et deux à trois mille chevaux dans la plaine de l'ouest.

Malgré les ténèbres, Napoléon ordonna d'attaquer Eylau, ce que la division Legrand fit avec autant de succès que de courage. Mais les Russes, tenant encore le cimetière qui la domine, et une division, sous la conduite du général Somof, ayant renforcé Barclay, ils rentrèrent de nouveau dans Eylau, où un carnage assez grand eut lieu plus de deux heures encore après la nuit close.

Enfin la division Leval s'étant aussi engagée, Eylau et le cimetière enlevés, malgré une résistance désespérée, restèrent aux Français, jonchés de cadavres des deux parts.

Le général Barclay de Tolly, à qui le combat fit honneur, y fut assez grièvement blessé.

Les deux armées semblaient étonnées de ce qui se passait depuis huit jours. Celle des Russes surtout s'indignait de ce qu'on la fit ainsi rétrograder à marches forcées sans combattre, car les motifs de stratégie qui pouvaient excuser cette retraite n'étaient pas à la portée des troupes, et l'armée française ne reconnaissait pas non plus, dans ces manœuvres-là, les rudes adversaires dont elle estimait la valeur.

Chacun se logea dans Eylau comme il put. Je me trouvai pour ma part avec des ordonnances polonais et quelques autres officiers dans une maison des plus proches de la position de l'ennemi sans nous en douter.

Ici se lève une question historique importante à éclaircir. On m'a assuré, et tout porte à le croire, que Napoléon s'attendait pour le lendemain à une bataille où il serait l'assaillant, mais que Murat lui avait fait rapport que l'armée russe s'était mise en pleine retraite au commencement de la nuit. Or, comme ce n'était que la répétition de ce qui se passait depuis cinq jours, il n'est pas étonnant qu'on y ait ajouté foi.

Napoléon était harassé par huit jours de marches et de veilles excessives car, après avoir galopé tout le jour, il fallait passer les nuits à recevoir les rapports et à préparer les ordres pour

le lendemain et, tout en ordonnant la marche des six corps qu'il avait avec lui, il veillait à ce que devait faire celui de Lefebvre devant Dantzig, celui de Lannes à Ostrolenka, celui d'Oudinot, en marche de Varsovie par Pultusk pour joindre l'armée ; celui de Victor, qui devait assiéger Colberg et Graudenz ; enfin, les Polonais qui se formaient, au nombre de 15 à 16 000 hommes, et les corps chargés, sur les derrières, de tenir tête aux Suédois en Poméranie, d'occuper Posen :

On est frappé d'étonnement, en lisant sa correspondance, de voir avec quelle présence d'esprit, avec quelle sagacité il prévoyait tout et pourvoyait à tout.

Les forces humaines ont un terme et Napoléon s'était endormi dans la chambre et sur le fauteuil du maître de poste d'Eylau. Mais, dès 5 heures du matin, deux heures avant le jour, inquiet de n'avoir pas de nouveau rapport de Murat, il était monté à cheval pour reconnaître l'état des choses et faire placer la garde et le corps d'Augereau.

Bien lui en prit, comme on le verra. Il paraît que le grandduc de Berg s'était convaincu, avant minuit, que toute l'armée russe était encore là ; mais, persuadé qu'elle partirait avant le jour, il n'avait pas voulu avouer à Napoléon qu'il s'était trompé en assurant qu'elle était déjà partie. J'ai appris, bien longtemps après, que le colonel Hulot, beau-frère de Moreau, et commandant un escadron de chasseurs à cheval attaché à Davout, en cherchant le quartier-général, était tombé au milieu d'un bivouac occupé par de l'infanterie russe. Etant revenu chez le général Excelmans, celui-ci l'envoya à Murat qui parut en être fort surpris et croyait que ce poste était occupé par Davout. Cependant, il engagea Hulot à n'en rien dire, attendu que l'ennemi partirait au point du jour et qu'il était inutile d'inquiéter l'Empereur.

Je ne saurais dire si Napoléon fut instruit de cet incident, mais je puis affirmer qu'étant allé à dix heures du soir à la maison de l'Empereur, j'entendis tout le monde assurer que l'ennemi était parti.

Revenu au logement, je trouvai mes compagnons se déshabillant comme si nous étions en cantonnements. Je ne voulus pas suivre leur exemple et ne tardai pas à m'en applaudir.

Le jour commençait à poindre, vers sept heures du matin, lorsqu'une très forte canonnade tonna tout à coup autour de nous. Je me jetai à la fenêtre et j'eus à la fois le triste spectacle d'une

troupe nombreuse de fuyards du corps de Soult, qui se précipitaient dans la rue et le plaisir d'entendre le sifflement d'un gros boulet qui, parti des batteries russes, vint passer à une distance assez respectueuse pour que j'en fusse quitte pour un moment d'étourdissement et de suffocation. Nous courûmes chercher nos chevaux, et ce n'était pas une mince besogne au milieu de cette bagarre.

Arrivés au logement de l'Empereur, nous apprîmes qu'il était déjà parti depuis deux heures. J'eus du moins l'idée de m'utiliser en arrêtant l'épouvante qui semblait avoir saisi cette multitude de fuyards.

C'étaient pourtant les mêmes soldats qui avaient combattu la veille avec tant de courage dans Eylau, mais ils étaient isolés et séparés de leurs régiments.

J'engageai le commandant du bataillon des chasseurs de la garde qui était devant le logement, de mettre sa troupe en colonne au travers de la rue, ce qui arrêta pour un moment le torrent ; mais les malheureux ne pouvaient se rallier parce qu'il y en avait de plusieurs régiments différents. Ils refluèrent par les maisons vers les jardins et cherchèrent une autre issue.

Je courus au cimetière, sachant que l'Empereur devait s'y rendre avec la garde. Il était grave et soucieux, mais calme.

Il donna des ordres avec un grand sang-froid. Il était un peu plus de huit heures.

Nous apprîmes alors seulement ce qui avait donné lieu à cet état de choses. Soult et Murat, prenant les armes au point du jour et se formant pour avancer sur les troupes qu'ils avaient devant eux, furent surpris de les voir elles-mêmes marcher contre Eylau, sous la protection d'une artillerie formidable, dont les décharges, multipliées et inattendues, portèrent quelque désordre dans les bataillons les plus exposés.

Mais ces boulets russes venant silloner la grande rue d'Eylau, qui forme le faubourg sur le chemin de Königsberg, quelques fuyards en furent atteints et les soldats de la division qui s'étaient jetés pèle-mêle dans les maisons d'Eylau, après la prise d'emblée de cette ville, sortant de tous côtés et voyant les boulets silloner les rues, fuyaient pour chercher à se rallier, sans trop savoir où étaient leurs corps respectifs.

Napoléon qui était couru au mamelon de Grünhöfchen, avait heureusement fait avancer sa garde sur le cimetière d'Eylau et

ordonné à Augereau de se diriger également sur ce point où une terrible lutte allait s'engager.

J'aurais désiré retracer toutes les péripéties émouvantes de cette sanglante et mémorable journée qui n'a jamais été racontée impartialement ni appréciée justement et qui pourtant offrirait à elle seule un cours complet de grande tactique et de stratégie ; mais il faudrait tout un volume et posséder des détails plus exacts que ceux qui ont été publiés pour le faire d'une manière complète. Je me bornerai donc à retracer d'abord les faits tels que je les ai vus et à en tirer les observations qu'ils m'ont inspirés.

D'après les détails donnés ci-dessus sur la première scène de cette journée, on me permettra d'affirmer que Napoléon, induit en erreur par Murat, croyait l'armée russe partie et fut en quelque sorte surpris. Toutefois, comme à la fin de la journée du 7 il avait entrevu la possibilité d'une attaque de sa part, et avait ordonné quelques mesures pour s'y préparer, il ne fut pas pris complètement au dépourvu.

Davout, d'abord destiné à marcher sur Domnau, afin de couper la gauche de l'ennemi de la route de Friedland, dut se rabattre sur Serpalten et Sausgarten pour venir se lier à la droite de Murat. Ney était chargé de poursuivre Lestock sur Kreutzburg ; on lui expédia l'ordre de ne pas pousser jusque là et de se serrer plus près à la gauche d'Augereau, ; mais cet ordre devant passer par Landsberg ne pouvait guère lui arriver à temps ; le maréchal y supplée heureusement grâce à un accident bizarre que je crois devoir rapporter ci-bas¹.

D'après toutes ces circonstances, il me paraît difficile de contester qu'il y ait eu une quasi surprise, sans cela on ne saurait excuser Napoléon d'avoir engagé ses corps d'une manière si singulière.

¹ Le maréchal Ney suivait Lestock sur le chemin de Kreutzburg ; lorsque celui-ci changea de direction pour aller se réunir à l'armée russe, il laissa une arrière-garde de quelques escadrons suivre la route primitive pour y attirer Ney en lui cachant son mouvement. Le maréchal continuait, en effet, à marcher sur cette route lorsque, en passant dans un chemin creux, il fut appelé par un caporal de voltigeurs courant en flanqueur sur les hauteurs voisines. « Monsieur le maréchal, lui cria ce vieux soldat, venez voir, il y a là-bas une bataille du diable ! Un feu de file de canons ! » Le maréchal attribua d'abord ce propos au bruit fait par les pillards dans les maisons voisines, mais, réfléchissant qu'il ne fallait pas négliger l'avis, il franchit une haie et s'élança à cheval sur la hauteur d'où l'on voyait en effet la lueur de coups de canon multipliés, mais dont l'on n'entendait rien à cause du vent. Il dirigea aussitôt le corps d'armée sur Eylau. Ce fut ce brave caporal à qui l'on dut d'avoir conservé le champ de bataille.

Mais, en l'admettant, il faut reconnaître que Napoléon déploya pour la réparer un calme, une activité et une énergie admirables.

Placé, au cimetière, sous une grêle de boulets, jusqu'à l'entrée d'Augereau dans la ligne, il se montra sublime.

Cependant cela ne suffisait pas ; il fallait dégager les divisions de Soult fortement éprouvées par le désordre du matin et le terrible feu d'artillerie qui les décimait. Il n'y avait que deux moyens : ou de les renforcer dans leur position défensive par le corps frais d'Augereau ou de lancer celui-ci offensivement sur l'ennemi.

Napoléon préféra, à ce qu'il paraît, le dernier comme paraissant celui qui remédierait plus promptement à une position difficile.

A peine les deux divisions Heudelet et Desjardins eurent-elles remplacé celle de Saint-Hilaire qu'elles reçurent, dit-on, l'ordre d'enlever la position des Russes¹.

Le terrain, coupé de vergers, de haies, de granges, rendait la marche déjà difficile, lorsque la neige commença à tomber et à obscurcir l'horizon. Bientôt cette neige devint un véritable ouragan et tomba en si gros flocons que l'on ne voyait pas à deux pas.

Battus par une artillerie formidable à laquelle la leur ne pouvait guère répondre, entravées dans leur élan, ces colonnes tombèrent au milieu du centre des réserves russes dont la cavalerie surtout était à craindre dans l'état de l'atmosphère qui rendait le feu de l'infanterie presque nul.

Une horrible mêlée s'en suivit ; deux des colonnes françaises, assaillies au moment où elles voulaient se former en carré, furent littéralement détruites. Ce qui échappait à la mitraille tombait sous le sabre ou la bayonnette. Un voile aussi épais que celui des brouillards de la Tamise, quoiqu'il fût d'une blancheur éclatante, dérobait cette horrible scène à tous les regards et personne ne se doutait de toute l'étendue de ce désastre.

Des deux généraux de division, Desjardins était tué, Heudelet, grièvement blessé ; trois des généraux de brigade étaient hors de combat, et le maréchal Augereau lui-même, blessé au bras, vint bientôt au cimetière informer Napoléon de toute son infortune.

¹ Le bulletin a contesté le fait en disant que ces divisions, s'étant trompées dans l'obscurité, s'étaient ainsi trouvées engagées dans le centre des positions ennemis.

Napoléon n'avait pas attendu l'arrivée du pauvre maréchal pour parer au danger que cet événement pouvait rendre formidable.

Dès qu'il en eut connaissance, il ordonna à Murat de lancer toute la réserve de cavalerie, les dragons sous Grouchy, les cuirassiers d'Haupoult et la cavalerie même de la garde.

Cette charge générale d'une telle masse de cavalerie (80 escadrons), la première qui ait eu lieu dans les guerres modernes, fut admirable. Ces vaillants escadrons se précipitèrent sur la division russe de Sacken, enfoncèrent sa première ligne et refoulèrent la seconde jusqu'auprès d'un petit bois qui la sauva. Mais ces succès avaient coûté cher ; les cuirassiers, un peu désunis comme cela arrive toujours après une telle charge, privés de leur général, d'Haupoult, tué par un boulet, assaillis par derrière par l'infanterie de la première ligne qui s'était relevée et menacée par la cavalerie fraîche qui accourait, furent heureux de pouvoir reprendre, un peu mutilés, la position d'où ils étaient partis.

Dans ces entrefaites, un incident fort intéressant survint près du cimetière où l'Empereur se trouvait avec les six bataillons de sa garde, seule troupe qui ne fût pas déjà engagée.

Une colonne de la réserve russe du général Doctorof de dix à douze bataillons qui s'était lancée dans l'obscurité à la suite des débris du corps d'Augereau, s'avancait menaçante vers la hauteur où elle ne se doutait pas de rencontrer Napoléon qui, sans doute, ne s'attendait pas non plus à pareille visite.

Quelques tirailleurs seulement masquaient cette colonne profonde formée sur front d'un bataillon.

L'Empereur s'apercevant de ce mouvement, mais doutant encore que ce fut une masse russe, se retourna et me voyant le plus près de lui, m'ordonna d'aller voir ce que c'était.

Nous avions mis pied à terre par ses ordres ; je dus courir à mon cheval et je partis.

A peine avais-je fait quelques pas que je m'aperçus bientôt, aux longues capotes et aux shakos, que c'était l'ennemi.

Je revins dire à l'Empereur que c'était une division d'infanterie russe poussant devant elle les débris d'un régiment d'infanterie légère.

Il me répondit avec humeur :

— Vous vous trompez, vous voyez des Russes partout.

L'apostrophe était blessante car c'était dire que la peur me faisait voir de travers.

Je lui répliquai :

— Sire, j'en suis sûr ; vous ne tarderez pas à le voir.

Alors il appela Lamarche, officier d'ordonnance qui se trouvait à cheval près de lui. Un boulet vint frapper le cheval de cet officier quand il eut fait quelques pas ; mais déjà un hourra très distinct annonça, en effet, que c'était bien une colonne ennemie.

Napoléon ordonna alors à l'escadron de chasseurs de la garde qui formait son escorte ce jour-là et qui était commandé par l'intrépide Daumesnil de fondre sur cette colonne.

Ce fut édifiant de voir le zèle avec lequel ces 100 braves se jetèrent sur une masse de 5 à 6000 fantassins et arrêtèrent sa marche du moins quelques minutes.

En même temps, Napoléon ordonna au général Dorsenne de faire avancer le bataillon de grenadiers de la garde le plus voisin. Comme c'était le 2^e bataillon du régiment, le 1^{er} ne voulut pas le laisser partir avant son tour et s'avança avec lui. Ce zèle héroïque contraria, avec raison, Napoléon qui n'avait plus que les six bataillons de la garde en ordre autour de lui et se mit en grande colère contre Dorsenne qui lui expliquait le point d'honneur, cause unique de cette faute.

Mais l'empereur n'entendait pas plaisanterie et fit rentrer le 1^{er} bataillon à son poste en réprimandant avec sévérité que l'on se permit, pour ce qu'il nommait une rodomontade, d'engager sa réserve malgré lui.

Ces braves gens rentrèrent dans leur position tout stupéfaits qu'on leur refusât l'autorisation de se précipiter sur l'ennemi. Il était permis d'aimer la guerre avec de pareils soldats.

Le 2^e bataillon, s'avançant l'arme au bras, sans tirer un coup de fusil, vint se présenter en face de la colonne russe, puis tomba sur elle bayonnette baissée.

Comme le premier bataillon de la colonne pouvait seul prendre part à ce choc, la lutte était en faveur de la troupe d'élite. Le sort en fut bientôt décidé quand la division de cavalerie légère du général Brugères, détachée par Murat, vint se jeter sur le flanc gauche de la colonne déjà pressée de front.

Elle fut enfoncee, en partie sabrée ou rejetée sur sa ligne.

Cet épisode de la journée fut un des plus caractéristiques et

devint pour moi une leçon précieuse de tactique en prouvant à quel point une petite troupe, engagée à propos, peut exercer d'influence dans une bataille.

Depuis ce moment-là, tout se borna, à la gauche des Français, à une vive fusillade dans les jardins d'Eylau ; au centre, à une vive canonnade des deux côtés. Il nous reste à dire ce qui se passait à la droite.

Il était 10 heures lorsque la gauche de Davout commença à déboucher vers Serpalten, d'où la division Morand refoula l'avant-garde de Beningsen, commandée par le général Bagavout en remplacement de Barclay de Tolly. Mais ce n'était là que le prélude de sa tâche ; l'essentiel consistait à s'emparer de la position importante de Sausgarten et des hauteurs qui dominaient tout le champ de bataille et prenaient en flanc la gauche visible des Russes. Ce mouvement était l'ancre de salut sur lequel Napoléon comptait, soit qu'il l'eût formellement prescrit, soit qu'il comptât sur l'habileté de Davout pour l'exécuter. Il en attendait le résultat avec une anxiété fiévreuse ; mais le vent et la neige empêchaient d'entendre le bruit même du canon et les hauteurs, assez élevées, ne permettaient pas de voir ce qui se passait sur le revers.

Bagavout, hors d'état de résister seul à Serpalten, y mit le feu pour couvrir sa retraite et se rallier à l'aile gauche sous les ordres du général Kamensky ; mais les trois divisions de Davout étant successivement arrivées, il refoula vigoureusement cette division jusqu'à Auklappen et força le centre de Beningsen sous les ordres du comte Ostermann à changer de front pour lui venir en aide.

Il était près d'une heure lorsque Napoléon reconnut enfin à la direction des feux sur les hauteurs que Davout avait réussi et débordait l'ennemi en poussant sa gauche dans la direction d'Auklappen.

Ce fut pour lui le soulagement d'un grand poids ; mais cela ne rendait pas sa position beaucoup plus brillante, car il restait à peine en ligne trois mille hommes du corps d'Augereau et dix mille de celui de Soult qui étaient encore fortement aux prises.

La cavalerie de Murat avait souffert doublement et par ses charges admirables et par la canonnade sous laquelle elle avait dû rester quatre heures pour cacher à l'ennemi l'état des affaires du centre depuis 10 heures jusqu'à 2 heures.

Pendant ces quatre heures, qui durent lui paraître des siècles, Napoléon montra un sang-froid et une présence d'esprit extraordinaires.

Il fit le capitaine d'artillerie en dirigeant lui-même la batterie de la garde qui, placée sur le mamelon du cimetière, formait, avec les six bataillons de grenadiers, le seul et dernier noyau qui put favoriser le rassemblement de l'armée.

Après 2 heures, le feu redoubla du côté de Davout ; mais l'on reconnut bientôt, à sa direction, qu'après avoir obtenu de grands succès, ce maréchal avait été enfin arrêté et même assailli par des réserves ennemis.

En effet, le corps prussien de Lestock qui a échappé à Ney s'est rabattu à l'est, tombe par Kuschitten sur le flanc droit de Davout engagé de front avec les divisions russes de Kamensky, de Bagavout et d'Essen et le force à se replier sur les hauteurs qu'il avait conquises après de si vaillants efforts et là, comme à l'aile gauche et au centre, la bataille dégénère en vive canonnade jusqu'à la nuit.

Napoléon rentra vers 3 heures à Eylau pour y prendre quelque nourriture ; il me fit alors appeler dans son cabinet, où il était seul avec Berthier. Voici exactement ce qu'il me dit. On y reconnaît cet admirable coup-d'œil qui jugeait de prime abord tout ce que sa position présentait de combinaisons diverses et de chances.

— La bataille a été rude ; je ne comptais l'engager qu'au milieu de la journée n'ayant pas tous mes corps sous la main, ce qui a occasionné des pertes d'hommes déplorables.

Ney ne vient pas, Bernadotte est à deux marches en arrière. Eux seuls ont leurs troupes et munitions intactes. J'attends en outre la division de cuirassiers du général d'Espagne et ferai au besoin venir Oudinot. Je veux me rapprocher d'eux pour accélérer la réunion. Si l'ennemi ne se retire pas à la nuit tombante, nous partirons à 10 heures du soir.

Grouchy, avec deux divisions de dragons, formera l'arrière-garde.

Vous serez avec lui, vous ferez des patrouilles toute la nuit et au point du jour pour savoir au juste ce que fait l'ennemi.

Vous me rendrez compte promptement de ce qui se passera, surtout si vous apercevez qu'il se retire.

Grouchy recevra l'ordre de prendre une attitude offensive au

point du jour, pour s'assurer si l'ennemi est resté en forces ou n'a laissé qu'un rideau, mais il ne doit pas trop se compromettre.

Murat restera en intermédiaire à deux lieues d'Eylau pour vous recueillir.

Pénétrez-vous bien de tout ce qu'il y a d'important dans cette mission sur laquelle vous devez garder un silence absolu.

Revenez ce soir à 8 heures, chez moi, recevoir votre dernière instruction, car peut-être y aura-t-il quelques changements¹.

L'Empereur remonta à cheval et retourna au cimetière. Vers 4 heures, on aperçut un assez grand mouvement à gauche, derrière la droite des Russes, dans la direction de Schloditten ; mais l'approche de la nuit empêchait de bien distinguer.

Quelques coups de canon et une fusillade se firent entendre. Il était clair que ce devait être Ney.

La figure de Napoléon s'épanouit ; il parut déchargé d'un poids cruel.

Bientôt, en effet, on sut que les flanqueurs de Soult avaient communiqué avec ceux du maréchal. Nous restâmes sur le cimetière jusqu'à la nuit close. Alors Napoléon décida que le quartier-général ne pouvait pas rester à Eylau, sous le canon des Russes, et nous vinmes dans un petit village à une demi-lieue de là.

A 8 heures, je me présentai chez Napoléon.

Il me fit savoir, par Berthier, que tout ce qu'il m'avait dit était devenu inutile ; qu'il n'en fallait pas laisser transpirer un mot ; qu'au point du jour on verrait plus clair aux affaires.

Le lendemain au point du jour, en effet, on sut que l'armée russe avait disparu dans la nuit. Il ne restait qu'une faible arrière-garde vers Schloditten ; elle suivit son armée.

Napoléon, rentré à Eylau, parcourut à cheval tout le champ de bataille.

J'eus le triste honneur de l'accompagner.

Je l'avoue, jamais, durant toute ma carrière, je ne fus si profondément affecté. Même la scène affreuse de la Bérésina ne me fit pas autant d'impression.

¹ Des malveillants ont mis cette mission en doute parce que l'arrivée de Ney à 4 heures la rendait superflue, mais je jure que je n'y ai pas changé ni ajouté un mot. Du reste, elle était parfaitement ce qu'il y avait de plus rationnel dans la situation, puisque le parti à prendre dépendait d'une éventualité problématique.

C'était, en effet, un spectacle horrible que celui d'un champ de deux lieues carrées couvert de 10 000 cadavres et de 20 000 blessés encore gisants sur la neige¹.

Ces morts, mutilés et sanglants, faisaient avec la blancheur éblouissante de la neige un contraste qui augmentait l'horreur du tableau.

Les malheureux blessés, dont les granges, les jardins, les maisons et le champ de bataille étaient encombrés, mourant de faim et de froid, auraient arraché des larmes à Mahomet II.

Le spectacle, surtout du champ de bataille d'Augereau, était effroyable ; là, on voyait le 44^e de ligne et le 16^e léger couchés presque dans l'ordre où ils étaient au moment où ils furent surpris par la cavalerie en formant le carré. Les trois faces du carré étaient distinctes, même on voyait les morts sur deux ou trois rangs formant parfaitement les files.

En échange, à la gauche des Russes, vers Serpalten et Sausgarten, on voyait la contre-partie. Les manœuvres de la journée étaient tracées en lignes de morts sur le terrain.

Cependant, le croira-t-on, le tableau de ce champ de carnage n'était rien à côté de celui des granges et des jardins d'Eylau, tous encombrés de blessés amputés. Les morts, du moins, dormaient paisiblement surpris par la Parque au champ d'honneur. Ils avaient fini leur pénible pélerinage dans ce monde où tant de maux et si peu de jouissances signalaient leur passage.

Mais, à la vue de ces milliers de malheureux amputés, manquant de tout et présentant une mutilation horrible, un mouvement philanthropique vint assaillir mon âme brisée par ce déchirant tableau.

J'avais fait de la guerre la passion dominante de ma jeunesse et je m'accusai, pour la première fois, d'avoir cédé à l'entraînement irréfléchi qui m'avait fait quitter les avantages de la vie pour une fumée de gloire qui, sans doute, ne se réaliserait jamais car, à l'exception des chefs d'armée, quels sont ceux qui acquièrent réellement une gloire durable dans la carrière des armes ?

Quels sont les noms des lieutenants de Turenne et de Condé qui arriveront à la postérité ?

Si quelques-uns de ceux de César, de Frédéric et de Napo-

¹ Dans ce nombre, je comprends ceux qui abondaient dans les granges d'Eylau.

léon ont laissé quelques souvenirs, ils le doivent plutôt à l'étonnant génie qui signala leurs chefs qu'à eux-mêmes.

Quoiqu'il en soit, ces belles réflexions philosophiques ne survécurent pas longtemps au terrible tableau qui me les inspira et *mon naturel revint au galop*, lorsqu'un champ un peu plus vaste fût ouvert à mes aspirations. Revenons à Eylau.

Après la triste inspection du champ de bataille, Murat fut envoyé à la suite de l'armée russe. Il eut près de Königsberg (à Willenberg) un engagement de cavalerie où il perdit quelques hommes.

J'ai entendu bien des Russes affirmer qu'ils avaient gagné la bataille d'Eylau et quelque enclin que l'on soit à rendre justice à l'admirable contenance qu'ils y firent, on ne peut s'empêcher de dénier une pareille prétention, puisque l'avant-garde de Murat les suivit, le lendemain, à six lieues du champ de bataille.

Comme à Borodino, ils se maintinrent à la droite et au centre, mais leur gauche fut refoulée.

Comme à Borodino, ils purent se vanter d'avoir partagé une portion du champ de bataille et d'y avoir couché, d'avoir causé des pertes inouïes à leurs adversaires, sans abandonner aucun trophée ; mais quant à la gloriole d'être restés définitivement maîtres d'un vaste cimetière elle appartient bien à Napoléon et à son armée.

Il faut avouer néanmoins que, depuis dix heures du matin à midi, la victoire appartenait à Beningsen, et s'il avait poussé une forte attaque sur la garde qui n'avait que quatre mille hommes, il fût probablement resté vainqueur ; mais le succès de Davout rétablit les affaires et l'arrivée de Ney décida la retraite des Russes.

Au surplus, si ces derniers ne gagnèrent pas la victoire, ils partagèrent incontestablement l'honneur de la journée dans laquelle, il faut bien en convenir, il n'y eut ni vainqueur ni vaincu.

On était si peu habitué à voir Napoléon livrer une bataille meurtrière sans résultats, que ces critiques lui reprochèrent : les uns, d'avoir engagé les troupes partiellement ; les autres, d'avoir lancé imprudemment Augereau sur le centre des Russes. Ces deux questions méritent d'être examinées.

Une bataille est une tragédie qui a au moins trois actes et qui souvent en a cinq.

La tragédie la mieux jouée serait celle où, à l'exception de la réserve, toute l'armée entrerait en scène, sinon au second acte, du moins au troisième ; car si tous les corps font un effort combiné dans un même moment, c'est certainement le moyen le plus sûr d'obtenir la victoire.

Or, à Eylau, Napoléon joua le premier acte, par le corps de Soult ; le second, par celui d'Augereau ; le troisième, par la cavalerie ; le quatrième, par Davout ; le cinquième, par Ney. Jamais il n'y eut d'ensemble.

Ce n'était point par ignorance, ce fut donc nécessairement parce qu'il n'était pas préparé.

Or, on ne saurait attendre d'un général attaqué à l'improvisiste, les mêmes dispositions que s'il avait pu les combiner d'avance et en préparer l'exécution.

Un autre reproche, en apparence plus spacieux, a été appliqué à l'attaque d'Augereau dont on a voulu attribuer le désastre à l'engouement de Napoléon pour son système des attaques sur le centre, système merveilleux en Italie contre Wurmsen, Weyrother et Beaulieu, qui s'étendant toujours par les ailes pour déborder, livraient leur centre affaibli aux coups de leur vigoureux adversaire.

Mais l'ordre de bataille de Beningsen était fort et compact ; ses régiments de trois bataillons en avaient, dit-on, un déployé et deux formés en colonnes d'attaque sur les flancs de celui du centre ; une seconde ligne appuyait la première, enfin vingt-quatre bataillons de réserve étaient formés en deux colonnes profondes derrière le centre et ce front contigu était couvert d'une artillerie formidable.

Ce n'était pas contre un ordre si compact qu'une attaque *partielle* sur le centre pouvait réussir.

Il aurait fallu lancer à temps des masses de cavalerie pour enlever les pièces ou paralyser leur feu, en même temps la faire suivre par un corps entier d'infanterie pour soutenir Augereau qui eût pu alors enfonce le centre.

Du reste, si une pareille attaque offrait peu de chances de succès, il est douteux qu'elle ait été exécutée selon les instructions de Napoléon, dont les relations ont présenté l'affaire comme un effet de l'obscurité et d'une fausse direction.

On a dit qu'Augereau était destiné à remplacer la division Saint-Hilaire chargée de se prolonger à droite vers Serpalten

pour se lier à la gauche de Davout, mais cette assertion a été contestée et sur les lieux mêmes j'ai entendu dire qu'Augereau avait reçu l'ordre d'attaquer la position des Russes faisant face à Eylau et d'où partait la furieuse canonnade qui venait frapper jusque derrière le cimetière où se tenait l'Empereur.

Quoiqu'il en soit, lorsqu'on veut se permettre de critiquer une manœuvre d'un général en chef, il ne faut pas oublier qu'il y a une grande différence entre les batailles combinées d'avance sur la connaissance des positions ennemis et les batailles livrées à l'improviste, quelquefois même entre deux armées se rencontrant en marche. Dans celles-ci on lance les troupes au combat selon les circonstances, et c'est un peu ce qui arriva à Eylau, où Soult se trouva engagé à huit heures du matin, Augereau vers dix heures, la cavalerie à onze heures et Davout vers midi.

Toute la question consiste donc à savoir si dans la situation des affaires à dix heures Napoléon aurait pu prendre une autre résolution que celle qu'il prit ; je ne le pense pas.

Quel autre parti aurait-on pu conseiller ? Porter tous ses efforts sur une des ailes de l'ennemi ? C'était dangereux vu la position stratégique des deux armées et la configuration du pays. Jeter le gros de l'armée à droite pour appuyer Davout sur la route de Domnau, c'était s'exposer à perdre les deux routes de retraite de Landsberg ou Bartenstein et à s'éloigner de Ney que l'on attendait.

Se porter, au contraire, à gauche vers Schloditen, c'était pis encore, car en cas de revers, on n'aurait eu de retraite sur le gouffre formé par le Frischhaff et la basse Vistule :

D'ailleurs, pour adopter l'un ou l'autre de ces partis, il aurait fallu le faire dès la veille.

Se maintenir vigoureusement en avant d'Eylau qui était la clef des deux routes de retraite et attendre là l'entrée en action de Davout et de Ney, était donc le seul parti raisonnable et, pour l'exécuter, il n'y avait pas d'autre moyen que de lancer Augereau en le faisant soutenir, ou de le laisser sur la défensive sous une grêle de boulets, se bornant à soutenir St-Hilaire et Legrand.

L'obscurité inouïe survenue subitement fut probablement la cause que cette audacieuse attaque n'ait pas été soutenue à temps.

Quoiqu'il en soit, jamais Napoléon ne montra plus de génie,

de sang-froid et d'habileté que dans cette lugubre journée.

Pour le juger, il faut l'avoir vu comme moi, soutenir pendant huit heures une lutte terrible avec toutes les chances contre lui, donnant ses ordres avec un à propos et un calme imperturbables, tour à tour officier d'artillerie et fantassin.

Nous avons parlé de cette apparition subite d'une colonne de 6000 Russes, à portée de fusil du cimetière où il se trouvait : loin d'être ébranlé, il la fait charger par une faible escorte et envoie à sa rencontre un bataillon seulement de grenadiers de sa garde pour suspendre sa marche momentanément jusqu'à ce que la cavalerie puisse assaillir les flancs de cette colonne, leçon de tactique prouvant tout ce que peut une petite troupe engagée à propos dans le tumulte d'une bataille et prouvant aussi qu'un général sachant bien utiliser ses réserves ne doit jamais désespérer de la victoire.

On me pardonnera de m'être étendu sur cette célèbre journée, mais elle m'a paru si pleine d'enseignement que je n'ai pu résister au désir d'en discuter les principales combinaisons.

Nous restâmes quelques jours à Eylau, au milieu des horreurs de la guerre ; nous y vîmes arriver les belles divisions de cuirassiers, des généraux d'Espagne et Nansouty ainsi que le corps de Bernadotte.

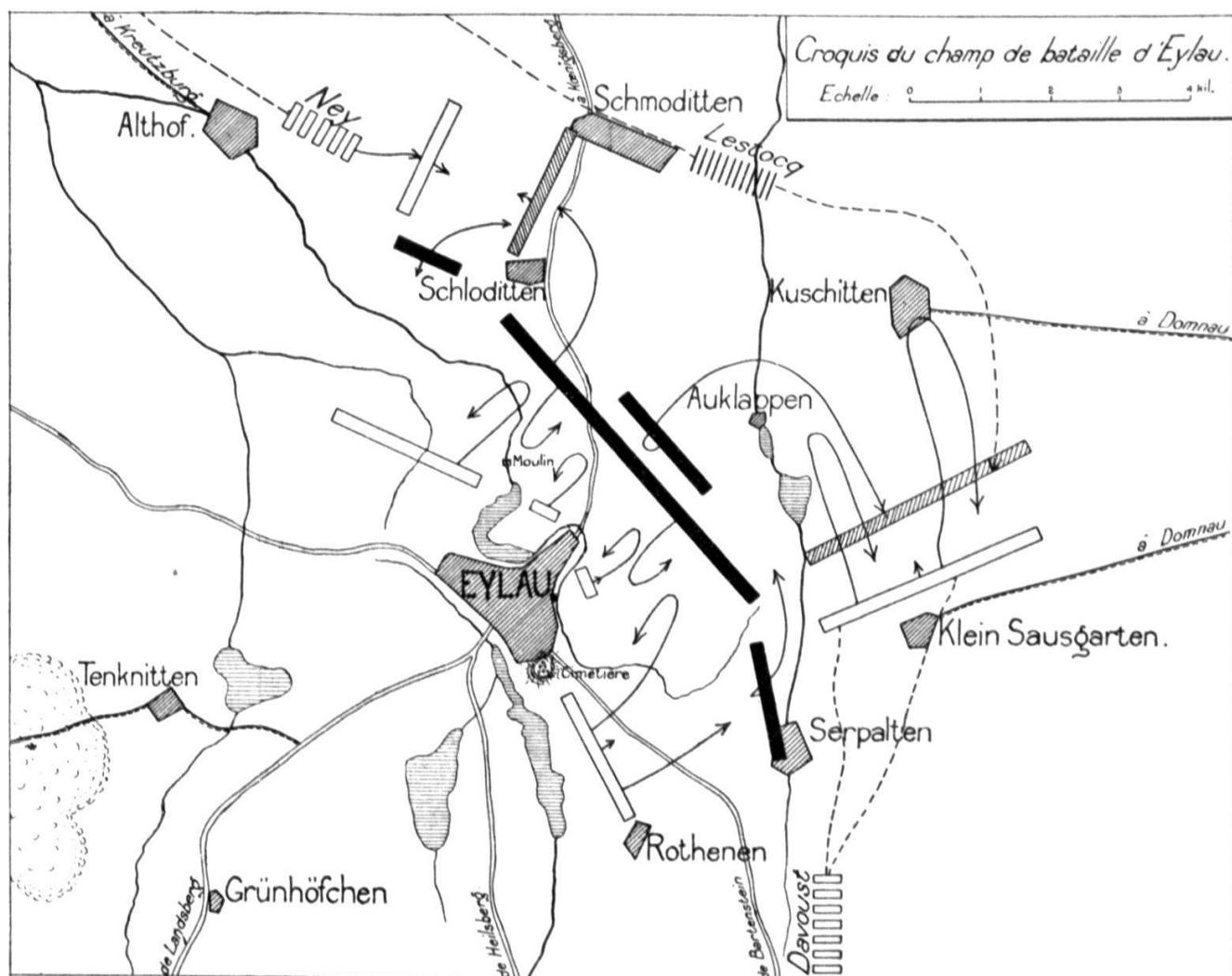
Mais le dégel commençant à se faire sentir, nous devions craindre l'interruption des convois.

Nous ne pouvions rester cantonnés en vue de Königsberg, d'où les Russes pouvaient déboucher avec toutes leurs forces pour assaillir nos cantonnements, et Napoléon résolut de placer son armée derrière la Passarge d'où elle couvrirait le siège de Danzig, sans être exposée et où elle attendrait ses renforts, ses munitions et la chute de cette clef importante de la basse Vistule.

La veille de notre départ d'Eylau, il me fit appeler et m'ordonna de partir en avant avec le colonel Chuart et un détachement de cavalerie d'élite pour accomplir deux buts :

1^o De faire évacuer le plus tôt possible les blessés d'Helsberg et de Gustade sur Osterode, puis de pousser jusqu'à Thorn, pour assurer le passage de la Vistule et l'arrivée des munitions.

2^o De reconnaître une bonne position pour une armée de 80,000 hommes qui pourrait se trouver entre Heilsberg et Osterode.



La bataille d'Eylau.

(7-8 février 1807.)

J'exécutais la première partie aussi bien que possible vu la pénurie des moyens de transport, puis ayant appris que le passage de la Vistule à Thorn avait été interrompu par les glaces, je m'empressais de m'y rendre, car il était de la plus haute importance d'assurer ce passage dont l'interruption compromettait l'armée.

Bientôt après, je ressentis les suites de trois semaines de fatigues et de froid par la neige : un rhumatisme violent me reprit à la tête ; des douleurs insupportables me tourmentaient aux articulations des genoux et m'empêchaient de monter à cheval.

Je fus obligé de demander un congé de quelques mois pour aller prendre les eaux, et la stagnation forcée où je voyais l'armée jusqu'au printemps me donnait l'espoir de revenir assez tôt pour la reprise des opérations, espoir qui fut cruellement déçu, car, en revenant au mois de juin, j'appris, à Berlin, la bataille de Friedland et l'entrevue de Tilsit.

